

Kelly Barnhill

L'OGRESSE
ET LES ORPHELINS

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Marie de Prémonville*

Éditions Anne Carrière

DE LA MÊME AUTEURE

La Fille qui avait bu la lune, éditions Anne Carrière, 2017

Titre original : THE OGRESS AND THE ORPHANS

Publié par Algonquin Books Readers,
une marque de Algonquin Books of Chapel Hill,
une division de Workman Publishing, New York

ISBN : 978-2-8433-7893-5

© Kelly Barnhill, 2022 (tous droits réservés)

© S. N. Éditions Anne Carrière, Paris, 2022, pour la traduction française

www.anne-carriere.fr

*À Rose, grâce à qui l'Ogresse fait des gâteaux,
et à Charlie, qui fut le premier à découvrir le Dragon,
ce livre est dédié avec amour.*

« L'ignorance est la cause de la peur. »

Sénèque

« Aucun acte de bonté, si infime soit-il, n'est jamais perdu. »

Ésope

1

Écoutez bien attentivement.

C'est l'histoire d'une ogresse.

Mais pas comme vous vous l'imaginez.

(Les gens sont rarement comme on les imagine, pas vrai?)

L'Ogresse vivait dans une maison de traviole, à la périphérie de la ville. Ses occupations préférées consistaient à cuisiner, à jardiner et à compter les étoiles. Comme tous les ogres, l'Ogresse était fort grande – même les adultes d'une taille conséquente étaient obligés de tendre le cou et de cligner un peu les yeux pour la saluer. Ses pieds étaient gros comme des tortues, ses mains larges comme des ailes de héron et elle avait un grand, grand front qu'elle plissait lorsqu'elle se concentrait. Sa peau avait l'aspect du granit et ses yeux ressemblaient à des pièces de monnaie toutes neuves. Sa chevelure en bataille se dressait sur son crâne et ondulait telle l'herbe dans la prairie – raide, jaune et verte, parfois parsemée de marguerites, de pissenlits ou de lierre rampant. Comme tous les ogres, elle parlait peu et pensait beaucoup. Ses pieds lourds foulaient le sol avec légèreté.

C'est aussi l'histoire d'une famille d'orphelins. À l'époque où

L'Ogresse et les orphelins

débuta notre récit, plusieurs années après l'arrivée de l'Ogresse en ville, ils étaient quinze, à vivre dans la Maison des Orphelins. Cela faisait trop d'orphelins pour une seule maison, mais ils s'en accommodaient. Ils se nommaient Anthea, Bartleby, Cassandra (qui préférait qu'on l'appelle Cass), Dierdre, Elijah, Fortunée, Gratitude, Hiram, Iggy, Justina, Kye, Lily, Maude, et les bébés, Nanette et Orphée. C'étaient de bons enfants, ces orphelins : studieux, durs à la tâche et gentils. Et ils s'aimaient tendrement les uns les autres, bien plus qu'ils ne s'aimaient eux-mêmes.

L'Ogresse, elle aussi, était dure à la tâche, gentille et généreuse. Elle aussi aimait les autres plus qu'elle-même.

Cela peut être un problème, naturellement. Parfois.

Mais cela peut aussi être une solution. Je vais vous montrer comment.

C'est également l'histoire d'un dragon. Je n'aime pas beaucoup parler de lui. Je n'aime même pas *penser* à lui.

Il faudrait sans doute que je précise les choses : je n'ai aucunement l'intention de dire du mal des dragons en général. C'est terrible, les préjugés à l'égard de quelqu'un, qu'il s'agisse d'un ogre, d'un orphelin ou d'un dragon, ou encore d'un voisin bruyant ou d'une personne aux manières singulières. Il est important de toujours traiter les gens avec respect et compassion. Refrain bien connu.

Pour ce qui est des dragons, on trouve chez eux des caractères aussi divers que chez n'importe quelle autre créature. Pour ma part, j'en ai rencontré de toutes les personnalités imaginables – des timides, des sociables, des paresseux, des tatillons, des égoïstes, des altruistes, des enthousiastes et des courageux.

Mais, pardon de le dire, ce dragon-ci n'était rien de tout cela. Il était insatiable, perfide et indifférent. Il ne ressentait aucun remords et n'avait jamais cherché à racheter ses fautes. Il se délectait de la discorde et semait l'acrimonie sur son passage. Ce sont là de grands mots, et je m'en excuse. Mais mes sentiments concernant ce dragon sont *grands*, eux aussi.

L'Ogresse et les orphelins

Écoutez bien.

J'aimerais plus que tout pouvoir vous dire que n'importe quel être – qu'il s'agisse d'un humain, d'un dragon ou de toute autre créature – est fondamentalement *bon*. Mais je ne le peux pas, car il n'est pas dans ma nature de mentir. D'après mon expérience, tout le monde démarre dans la vie fondamentalement bon, et presque tout le monde le reste à peu près jusqu'à la fin. Sauf *certain*s... Disons que ceux-là choisissent de faire le mal. Personne ne sait pourquoi. Et parmi *ceux-là*, il y en a qui choisissent de *rester mauvais*. J'aimerais qu'il en soit autrement. Mais il vaut mieux pour vous le savoir maintenant, au début de ce livre. Après tout, chaque histoire a son méchant. Et chaque méchant a son histoire.

3

La Ville

C'est également l'histoire d'un lieu, appelé Pierre-dans-la-Vallée, qui était jadis une ville charmante.

Tout le monde s'accorde à le dire.

Pierre-dans-la-Vallée était célèbre pour ses arbres. Des arbres déployant leur ombre dans les parcs et leurs bourgeons fleuris dans les sentiers. Des arbres fruitiers jalonnant les rues et pliant sous une abondante récolte à chaque saison. N'importe qui – un voisin, un ami comme un visiteur venu de loin – pouvait se servir lorsque les fruits étaient mûrs : il n'avait qu'à tendre la main. On remplissait des paniers d'abricots et de kakis, de cerises et de prunes, de pommes et de poires, selon la période de l'année. On inventait de délicieuses recettes de tartes, de tourtes et de confitures. Des fruits on faisait des bonbons, que l'on gardait près de la porte d'entrée pour en distribuer aux enfants du voisinage lorsqu'ils passaient.

À cette époque, les rues de Pierre-dans-la-Vallée offraient un spectacle qui valait le détour. On y marchait lentement sous les frondaisons vertes, en fleur ou lourdes de fruits, on paraissait

L'Ogresse et les orphelins

dans l'ombre pommelée de lumière. Chaque soir, les balayeurs et les récurveurs nettoyaient les pavés. Les réverbères en verre soufflé, lustrés à la main avec amour, scintillaient telles des étoiles dans le ciel nocturne. Les panneaux étaient encore tous bien en place, ainsi que les œuvres d'art exposées dans les rues, à l'époque où c'était encore une ville charmante.

En ce temps-là, les habitants de la cité se prélassaient sur les promenades arborées et sur la grand-place, à discuter de littérature, d'art ou de philosophie. Toutes les rues menaient alors à la Bibliothèque, qui était pourvue de larges fenêtres, de hautes étagères et de canapés aux coussins profonds, et où tout un chacun était le bienvenu. On y trouvait des livres reliés à la main, des ouvrages modernes et des manuscrits anciens, et même des textes gravés dans la pierre. Les bibliothécaires s'affairaient toute la journée à trier, restaurer, classer les livres, et aussi à faire respecter le silence. Même leurs « chut » étaient charmants.

Les voisins préparaient ensemble de la soupe pour les malades et des biscuits pour l'école. Lorsqu'un arbre venait à tomber sur une clôture, s'il fallait réparer un toit ou si une mère de famille s'était cassé la jambe, ils se démenaient tous telles des abeilles ouvrières pour remédier à la situation. Jadis, les voisins prenaient soin les uns des autres. À l'époque où c'était une ville charmante.

Mais, par une nuit terrible, la Bibliothèque brûla.

Parce qu'ils sont différents les uns des autres, les gens se rappellent différemment les événements tragiques. Beaucoup d'histoires circulèrent, pour raconter ce qui se produisit cette nuit-là à Pierre-dans-la-Vallée, et il n'y en avait pas deux qui fussent d'accord. Certains prétendaient que c'était un scélérat qui avait mis le feu, et même qu'ils avaient entendu résonner des pas funestes se dirigeant vers la vénérable bâtisse, puis déguerpiquant lorsqu'explosèrent les flammes. D'autres juraient avoir

perçu des battements d'ailes de dragon au-dessus de leur tête. Les dragons étaient plus courants qu'aujourd'hui. Et qui aime plus le feu qu'un dragon ? D'autres enfin secouaient la tête en se lamentant que cet incendie était inévitable – après tout, cette bibliothèque était une vraie poudrière. Du vieux bois, des vieux papiers et une bougie oubliée. *Le désastre était imminent*, affirmaient-ils d'un air solennel.

(Si l'on m'avait demandé mon avis – mais il n'intéressait personne –, j'aurais pu leur dire qu'ils avaient tous raison. Ce soir-là, une bougie avait bel et bien été laissée sans surveillance. Je les avais ensuite entendus, ces pas malveillants qui s'approchaient dans le noir. Puis, l'instant d'après, un dragon avait déployé ses ailes, apparaissant dans toute son envergure et sa puissance à l'arrière de la Bibliothèque, dans le brasillage de ses écailles dans la pénombre. Je l'avais observé tandis qu'il remontait en ondulant le long de la façade, pour venir s'enrouler autour de la tour ouest. Puis il avait ouvert ses puissantes mâchoires en un rictus ignoble. J'aurais pu raconter tout cela, si seulement on m'avait posé la question. Mais personne ne m'a rien demandé.)

Si l'on n'arrivait pas à s'entendre en ville sur les causes de l'incendie, du moins tout le monde s'accordait parfaitement sur la suite : les cloches s'étaient mises à sonner en pleine nuit et tout le monde, du plus jeune au plus âgé, avait bondi de son lit, enfilé à la hâte un manteau par-dessus son pyjama et glissé ses pieds nus dans ses godillots. Chargés de seaux, tous s'étaient précipités dans les rues, guidés par les tourbillons de fumée et cette lueur atroce. On raconte que le feu s'élevait en tours gigantesques au-dessus de la Bibliothèque, tellement aveuglant que sa simple vue brûlait la rétine.

La chaleur se déversait du bâtiment en vagues étouffantes qui

faisaient grésiller les cils des témoins impuissants et flétrissaient les feuilles des arbres environnants. Par les fenêtres en train de fondre, des livres s'envolaient tels des oiseaux paniqués, battant de leurs ailes rougeoyantes et phosphorescentes. L'espace d'une seconde, ils étaient superbes, diraient plus tard les habitants de la ville. Superbes comme l'est un cœur juste avant de se briser.

Les habitants de Pierre-dans-la-Vallée s'étaient déployés en ligne pour se passer des seaux et jeter l'eau dans les flammes. Mais malgré leurs efforts désespérés, l'exercice était vain. Le brasier était bien trop puissant, les poutres de bois bien trop sèches. Et le papier n'avait d'autre choix que de brûler.

Par la suite, pendant des années, la Bibliothèque brûlée resta en place, au milieu d'un amas de cendres, de vieux métal et de pierre calcinée, entre la Maison des Orphelins et la grand-place. Personne n'eut le cœur de nettoyer les débris. Nul ne supportait l'idée de toucher une seule pierre. Tous retenaient leur respiration en passant devant.

Les enfants de la Maison des Orphelins grandissaient juste à côté des restes de la Bibliothèque. Ils sentaient l'odeur de la fumée et de la cendre. La nuit, les fantômes de vieux livres hantaient leurs rêves.

Après l'incendie de la Bibliothèque, ce fut au tour de l'école de la ville. Une tragique coïncidence, de l'avis de tous. On se serra les coudes et on pleura ensemble. Peu après, plusieurs autres bâtiments furent détruits par le feu – des maisons, des boutiques, des lieux chers à la ville –, dans une éruption de brasiers qui dura un peu plus d'une année. Ensuite, les arbres fruitiers, puis les arbres en fleur, et enfin les grands arbres qui procuraient de l'ombre se mirent à mourir. Quel fléau ! s'exclama-t-on alors. Peut-être causé par la fumée. Ou bien par cette terrible chaleur. Ou simplement par une injuste malchance. Les habitants de la

La Ville

ville assistèrent, impuissants et désespérés, à l'abattage des arbres morts, les uns après les autres.

Avec les arbres, c'est l'ombre qui disparut. À Pierre-dans-la-Vallée, la luminosité d'une blancheur constante et aveuglante devint rapidement difficile à supporter. Comme il fallait plisser les paupières pour regarder son interlocuteur, tout le monde arborait en permanence un air renfrogné.

Sans les arbres, il n'y avait plus de réseau souterrain de racines pour drainer l'eau lorsqu'il pleuvait, aussi la petite ville de Pierre-dans-la-Vallée subit-elle coup sur coup plusieurs inondations destructrices, lesquelles creusèrent un gigantesque aven juste à côté du magnifique parc où les enfants venaient jouer, manquant de peu de l'engloutir tout entier. Il devint donc trop dangereux de s'y amuser.

On eut d'ailleurs bientôt le sentiment qu'il était dangereux de s'amuser tout court, à Pierre-dans-la-Vallée. Il n'y avait pas d'ombre. Pas d'arbres à escalader. La ville tout entière se renfrognait. Les voisins se considéraient sourcils froncés, l'œil étréci par la lumière et la méfiance.

Les gens se replièrent dans leurs maisons. Ils interdirent à leurs enfants de vagabonder dehors. Ils verrouillèrent leurs portes et claquèrent leurs volets. Ainsi cloîtrés, isolés les uns des autres, ils cessèrent de penser à leurs voisins, et donc de les aider. Il n'y eut plus de soupe pour les souffrants, plus de friandises pour les enfants, plus de biscuits pour l'école (eh bien, cela va sans dire, puisqu'il n'y avait plus d'école). Mieux valait rester chacun chez soi, se disait-on.

Et c'est ce qu'ils firent tous. Le cœur lourd de chagrin, ils espionnaient les rues désertes par les interstices entre leurs volets.

C'était autrefois une ville si charmante, disaient les gens.

Mais c'était bien fini.

Le Maire

La ville de Pierre-dans-la-Vallée avait un maire, très aimé de tous ses administrés. Comment aurait-il pu en être autrement ? Il arborait une silhouette élégante, une tignasse d'un blond étincelant, et un sourire tellement éclatant qu'il fallait se protéger les yeux pour ne pas être ébloui. Dès qu'il ouvrait la bouche, il scintillait. Il était fort bien élevé et paraissait *tellement sensé*. Lorsque les gens venaient le voir avec leurs problèmes, ils se sentaient si bien en repartant qu'ils avaient totalement oublié l'objet de leur contrariété. Et n'est-ce pas finalement la raison d'être d'un maire ?

En ville, on se rappelait l'arrivée du Maire, à l'époque où Pierre-dans-la-Vallée était encore une ville charmante. On aurait cru la scène tout droit sortie d'un conte de fées. On se souvenait du claquement sec de ses belles bottes tandis qu'il baguenaudait sur les pavés, et le frou-frou de son grand manteau, et aussi la lueur d'audace dans son regard. La moindre de ses allocutions euphorisait les foules. Les jours de marché, il montait un stand orné d'une pancarte annonçant : CHASSEUR DE DRAGONS DE

RENOMMÉE MONDIALE : QUESTIONS ET ADULATION BIENVENUES.

« Eh bien, fit remarquer le boucher (tout comme le maréchal-ferrant et le tailleur), de renommée mondiale, dites-vous ? Ma foi, me voilà convaincu !

— Quelle chance pour notre ville, renchérit le cordonnier (ainsi que l'apothicaire et la gendarme), d'accueillir un hôte si noble ! Ah oui vraiment, quelle chance ! »

Ils ne pouvaient s'arracher à la contemplation du chasseur de dragons de renommée mondiale. Celui-ci les éblouissait. Sa seule voix les faisait frissonner d'extase.

Par un heureux hasard, plusieurs dragons furent aperçus dans les semaines qui suivirent son arrivée. Et pendant des mois. Quelle merveilleuse coïncidence que d'avoir en leur sein un chasseur de dragons de renommée mondiale au moment précis où un nombre indéterminé de dragons se mettaient à rôder dans la forêt alentour ! Chaque fois qu'elle voyait émerger des bois le chasseur de dragons victorieux, ayant réussi à repousser le monstre vers on ne sait quelle contrée, la foule laissait exploser sa joie. C'est alors qu'on l'élut maire. Puis il fut réélu, année après année. Toujours à l'unanimité.

Au bout d'un temps, les dragons se firent plus rares, pour finalement disparaître complètement. Nul doute que la réputation du chasseur de dragons les avait effrayés. Et même si les habitants de Pierre-dans-la-Vallée s'enorgueillissaient de la beauté, du charisme et de la vaillance de leur maire – ils adoraient toujours annoncer aux visiteurs : « Il a vaincu un dragon, vous savez. Il a vaincu *tellement de dragons* ! » –, avec le temps, son éclat avait commencé à se ternir, insensiblement. Et peut-être ce ternissement se serait-il confirmé.

Mais c'est alors que la Bibliothèque avait brûlé.

Puis l'école.

L'Ogresse et les orphelins

Et les autres bâtiments.

Ensuite, les arbres s'étaient mis à mourir, l'ombre avait disparu, le cratère avait englouti le parc.

Il fallait voir comme ils regardaient leur maire, tout à coup. Voilà qu'ils avaient grand besoin de lui. Car ils savaient au plus profond d'eux-mêmes qu'il saurait résoudre leurs problèmes. Subitement, leur monde était devenu chaotique, dangereux et *méchant*. Leur maire semblait avoir toutes les réponses. « Je peux arranger cela, promit-il. Moi seul peux tout arranger. » En l'entendant parler ainsi, ils serraient les mains contre leur cœur et l'émotion leur gonflait la poitrine. Les yeux exorbités, le sourire figé, ils tournaient vers leur maire des visages empreints d'adulation et de joie statique.

On aurait pu dire que cet incendie de la Bibliothèque était la meilleure chose – *ah oui vraiment, la meilleure chose* – qui fût jamais arrivée au Maire.

On aurait même pu parler d'heureuse coïncidence.